

L'hiver, c'était l'être disparu ou l'être pas assez

Jean-Marc Desgent

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66009ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desgent, J.-M. (2012). L'hiver, c'était l'être disparu ou l'être pas assez. *Moebius*, (132), 21-24.

JEAN-MARC DESGENT

L'hiver, c'était l'être disparu ou l'être pas assez

*L'hiver, c'était l'être disparu ou l'être pas assez ou l'être mal
vissé,
l'hiver, c'était ceux dont l'âme est une glace montée dans la
gorge...*

Ça dansait dans son feu, ça tournait, les étoiles,
ça tournait, la nuit, ça voulait dire mars et sa neige collante,
ça voyait des histoires écrites dans les champs enneigés,
à grandes étendues de campagne,
tout le monde était en dedans, ça faisait du gel partout,
c'était stoppé, tellement le froid.
Ça voulait voir le profond,
ça avait les mains montées vers le ciel
où se cache la grande bête qui invente, le soir,
des enfants fugueurs dans leur lit improvisé.
Ça ne se dégrayait pas dans l'épouvantable gelée des choses,
ça ne rêvait pas tellement à la longue marche des loups,
ça descendait vite à l'incendie intérieur pour mourir moins
vite.

Ça s'appelait du sauvage durci,
du grand sauvage des cristaux ou crieur d'épouvantes,
ça habitait chez la Mouine, grande ourse âgée,
aussi vieille que le monde, lui-même,
ça passait pour du sorcier qui croit à l'insomniaque carcajou.
Ça chassait l'hiver à toute vitesse.
Ça avait fait un pacte secret avec le Peuple des Glaciers.

Quand il neigeait fort, quand ça faisait un mur,
quand la terre tremblait ou tremblait de froid, quand la
terre était habitée

on voyait du boréal dans la tête des frigorifiés,
on voyait les tempêtes avaler le monde,
on voyait les tempêtes fendre la chair des Hommes,
ça disait des pierres cachées dans la pseudo-mort de décembre,
ça disait ce qu'il faut pour que les maléfices tourbillonnent
et ne fassent jamais la paix intérieure.

Les voyageurs transis des Pays d'en Haut,
les peurs que ça avait, que ça faisait des craintes ourlées,
des vagues de glaces sculptées par le vent de tous les contraires,
ça disait qu'on avait vu la Chose des Morts assise sur un
sapin
et qu'elle ne bougeait pas pendant des mois, fixée là,
ç'était si effrayant que la langue collait, que les mitaines
tombaient des mains,
que le front durcissait dans la virevolte du blanc pur, du
blanc partout.
Ça s'appelait du sauvage en haut de la côte banquise,
en bas, on dirait des danseurs des Esprits
et pas une seule décision de prise sur l'après-saison des
frimas.

Ça se disait mécréant, une folie gravée dans le bois de
chauffage,
ça s'assoyait aussi aux bords des rivières blanches, bleues et
à moitié arrêtées,
pour rêver à l'immobilité des lumières de janvier ou
simplement,
pour se reposer des comètes qui voyageaient à des vitesses
insensées
et que personne ne pouvait se représenter ni ceux-ci qui
n'avaient plus le cœur chaud
ni ceux-là qui appartenaient à la Rigole Des Frets-Nets-Secs
ou à la Vilaine Des Bouches Noires Baltiques,
qui appartenaient aux gerçures, aux crevasses dans les paumes.
Ça croyait à des histoires qui ne se racontent plus,
ça se disait à enfermer chez les déments des icebergs,
dans une corporence d'ogre ou de Windigo.

Les neiges avaient des glisses, bruissaient des glaces,
montaient et descendaient,
certains samedis des Grands Jeûnes hivernaux,
on ne veillait pas tard parce qu'on avait la poule mouillée.
On racontait que le noroît cassait la mécanique,
qu'on ne pouvait plus parler depuis qu'on avait vu la Gripette:
le grand chien blanc, les oreilles durcies,
les griffes de pics à glace, les dents dures comme du froid
février.

On se faisait des peurs qui durent six mois de givre.
Ça voulait de vraies existences qui font du tropical,
mais ça ne faisait que de grands trous dans le blizzard.

Ça ne s'empêtrait pas dans les fleurs du tapis,
il n'y avait ni fleurs ni tapis,
ça voulait, ça montait comme des flèches.
Ça donnait du criminel, parfois.
C'était un ventriloque qui faisait parler les hautes gelures,
les astres durs, lointains, aussi le vieil orme fourchu qui
n'avait plus de feuilles.
Ça entendait clairement des mots figés,
des phrases froides, cassantes, du genre: «Aux revenants,
les repas chauds!»

Certains racontaient que les âmes quittaient les corps défaits
ou déshabillés par l'effroi nocturne.
Les belles natures se rencoignaient et ne regardaient plus
personne.
D'autres couraient dans les sentiers en serpent pour imiter
le désespéré
qui avait avalé la neige qui rend ivre;
on le disait pris de sortilèges, on l'accusait de pratiquer
une sorte de sabbat,
on affirmait qu'il avait le mauvais œil.
Les Peaux Sanguines, ceux qui vivaient plus que les autres,
n'étaient pas bâdreux, ils s'occupaient et ne fatiguaient
personne.
Ils vivaient comme des tordus-bossus dans les moins quarante.
Ils parlaient tout le temps de l'année des troubles,
l'année où certains s'étaient mis dans la tête de combattre
les Habits Rouges

dans les cabanes, les abattis, les hangars, autour des étangs
figés.

Ça prenait tout pour continuer,
mais on voulait en savoir le court et le long sur toute cette
histoire,

on jacassait, on regardait les ombres chanter, pleurer, partir,
vouloir,

on changeait les fleuves de place ou plus simplement,
on essayait de tromper la mort avec des ponces de gros gin,
on faisait disparaître les petites lumières d'hiver
quand elles viennent trop vite chercher leur dû.

Ça ne craignait qu'une seule chose: c'était la fièvre des
frettes parlants.

Ça faisait des formules qui tentaient l'impossible, qui
guérissaient l'impossible,

ça allait du côté des chamans et des errants dans le rêve,

ça fumait les magies et les bontés de l'herbe sacrée,

ça ne disait rien de probable ou de prévu;

que des rôdeuses d'histoires à pleines nuits d'éblouissements,
à tant d'hallucinés du Nord, à tous les hivers et aux êtres
disparus,

à tous les hivers d'êtres pas assez ou d'êtres mal vissés,

à tant d'achèvements du cosmos...